

TEMPERATURE

Du 7 mars 1900.

Table with weather forecast for March 7, 1900, showing temperature in Fahrenheit and Centigrade for morning, midday, and evening.

Bureau météorologique.

Washington, 7 mars — Indications pour la Louisiane — Temps—beau jeudi; plus chaud dans la partie nord; beau vendredi; vents frais d'est à sud.

ÉCOLE CATHOLIQUE D'HIVER D'AMÉRIQUE.

Malgré un temps lamentable, il y avait, hier soir, une fort belle assistance, dans la salle Tulane pour assister aux expériences extrêmement intéressantes du Rév. P. Alb. Biever.

L'estraade d'ou parlait le conférencier était encombrée d'instruments de physique, d'optique, d'acoustique et le savant professeur a étonné son auditoire par les véritables prodiges qu'il a accomplis.

A un moment donné, la figure du prélat qui est à la tête de l'archidiocèse nous est apparue. Sur l'estraade un porte-voix gigantesque, dirigeait son énorme gueule comme un krupp sur l'assemblée et nous avons pu entendre la voix du premier pasteur du diocèse, de Mgr Chappelle.

Pendant une grande heure, le Rév. Biever s'est livré à des expériences étourdissantes et éblouissantes. Encore une fois, nous engageons vivement nos lecteurs à aller assister à ces conférences et à instructives conférences.

Le Père Biever doit se faire entendre encore trois fois, jeudi 15, vendredi 16 et samedi 17. Nous comptons bien voir salle comble à ces auditions. Il est à espérer que le temps daignera s'humaniser quelque peu, ces soirs-là.

PETITES NOUVELLES.

Les Anglais ont une foi imperturbable dans leurs triomphes futurs. Un journal de Londres met au concours la question suivante: «Tâchez de deviner le jour où le drapeau anglais flottera sur Prétoria». Un prix de 250 livres (6250 fr.) est promis au concurrent perspicace qui résoudra la question.

«Le Daily Chronicle» prétend que les plaques de cuivre qui ornent une maison de la rue de Louvain, à Bruxelles, avec cette inscription en flamand et en français: «Chancellerie de la légation de la République sud africaine» ont disparu, et annonce qu'elles ont été décrochées par la police, le gouvernement belge ne reconnaissant pas le docteur Leyds (ni par conséquent l'indépendance du Transvaal).

Autant de mots, autant de fantaisies. Une seule des plaques, celle qui portait l'inscription française, a disparu et tout simplement parce qu'elle a été volée.

Le parquet de Vienne a ordonné la confiscation de cartes illustrées mises en vente en Autriche et qui, sous le titre: «Salut du théâtre de la guerre», représentaient la caricature de la reine d'Angleterre avec l'inscription: «The gracious queen dans le sentier de la guerre».

UN ROMAN A PRÉTORIA.



WINSTON S. CHURCHILL.

Ah! le joli roman qui vient du Transvaal! Il est fait d'héroïsme et de grâce antique, et semble, dans sa simplicité touchante, le conte bleu d'un âge disparu.

M. Winston Spencer Churchill, fils de lady Randolph Churchill, ne s'est pas échappé des prisons de Prétoria à l'aide du stratagème dont il nous a si spirituellement expliqué le jeu dans les colonnes du Morning Post. Il a été sauvé par deux jeunes filles boers qui, touchées de son infortune, l'ont rendu à la liberté. Elles viennent d'être arrêtées et vont passer en jugement.

La nouvelle court les salons de Londres et toutes les «misses» du Royaume-Uni, brunes et blondes, rousses et auburn, en évent, le Morning Post à la main. Quelles sont ces deux jeunes filles boers? D'où viennent-elles? Comment s'appellent-elles? De quelle façon cela s'est-il passé? Sont-elles jolies? Autant de questions restées sans réponse. On ne sait rien, sinon que l'acte héroïque de ces jeunes filles les a irrémédiablement compromises auprès du gouvernement de Prétoria et qu'elles peuvent payer de leur vie le sentiment que le jeune Anglais a fait naître dans leur âme compatissante.

Et lui, le jeune Anglais, que pense-t-il de cette effroyable découverte? Il la nie avec énergie et s'approprie, dit-on, à rédiger le récit pittoresque et attrayant de son évasion. Mais ces dénégations font sourire les «misses» du Royaume-Uni. Elles estiment que M. Winston Churchill, en niant, agit en galant homme. C'est son devoir de crier l'innocence de ces jeunes filles. Il faudra qu'il aille l'attester jusqu'aux pieds du président Krüger. Mais pour y croire, c'est une autre affaire! Les «misses» aiment mieux croire au roman. Peut-être est-ce parce que chacune d'elles sent qu'elle pourrait en être l'héroïne?

Et pendant qu'on se dispute à savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette nouvelle romanesque, le télégraphe nous apprend que le jeune frère de M. Winston Churchill, M. John Spencer Churchill, a été blessé à la jambe, à la bataille de Clie-

vey. C'est le deuxième fils de lady Randolph. Il a vingt ans à peine. L'aîné n'a pas vingt-six ans. Tous deux sont les tendres rameaux du tronc antique des Marlborough, dont il semble que la gloire veuille se rejuvenir.

J'ai connu les deux frères à Londres, chez leur mère, à des occasions différentes, dit M. Ange Galdemar. L'aîné, à ce qu'il m'a paru, venait d'achever ses études. Il avait soif d'espace, de grand air et de plaisirs violents, tel un jeune cheval rendu aux champs. Aux personnes réunies dans le salon hospitalier de sa mère, il racontait avec pétulance et une joie abondante les exploits qu'il venait d'accomplir au foot-ball, dans un de ces coins rians de la campagne de Londres, où les jeunes Anglais s'exercent aux jeux athlétiques. J'ai retrouvé cette pétulance dans le récit que M. Churchill a fait, le mois dernier, de son évasion de Prétoria.

Je sentais au fond de ses paroles un grand goût d'aventures et j'y percevais la hanse tenace des courses lointaines et hardies et des fortes émotions. Très large d'épaules, musclé, viril, il donnait une impression de santé robuste et de souplesse acquise. Quand j'appris plus tard qu'il servait dans l'armée d'Égypte sous les ordres de Kitchener, je n'en fus guère surpris, pas plus que de savoir qu'il s'était improvisé journaliste et envoyait au Morning Post, sur la guerre, des correspondances alertes et sensées. Le journalisme, c'est encore l'esprit d'aventure.

Le cadet, encore au lycée, m'avait fait une impression toute différente. Il me parut doux, discret, timide et de goûts tranquilles. Il était dans le sourire des vacances. Ses yeux l'annonçaient à tout le monde, des yeux bleus qui semblaient avoir gardé la limpidité de ce ciel de France qu'il venait de quitter. Il arrivait de Versailles.

Et je me dis, à les voir si différents: l'aîné, c'est le coureur d'aventures, l'insulaire assoiffé de liberté et d'inconnu; le petit, lui, sera attaché au sol et ne goûtera des joies de la vie que celles que lui donnera un intérieur paisible et riant: c'est celui qui restera auprès de «maman». Quand on m'apprit qu'il s'appelaient «John», du prénom de Marlborough, le glorieux ancêtre, je pensai qu'on avait fait fausse route et que ce prénom qui sonne la fanfare quand il est accolé au nom d'un Churchill, revenait plutôt à l'aîné. Je me trompais. La blessure que le jeune John Churchill vient de recevoir à Clievey montre qu'il a, lui aussi, de hautes qualités d'audace et de bravoure. Il est de la famille. Je lui fais mes excuses.

Ils sont tous dignes, au reste, du grand nom qu'ils portent, hommes et femmes, dans cette famille de Churchill. Lady Sarah Wilson, qui vient d'être blessée au siège de Mafeking, n'est-elle pas, elle aussi, une Marlborough? Et lady Randolph Churchill ne se contente pas d'envoyer ses deux fils à la guerre. Elle est à bord du bateau hospitalier le Maine, offert par les Américains, et elle y prodigue ses soins aux blessés. La femme distinguée et charmante qui est une des professionnelles beauties de la société anglaise a quitté tous les attrait de la vie londonienne pour se dévouer à l'œuvre d'humanité. Elle y trouve un emploi généreux et de ses sentiments chrétiens. Elle doit faire merveille, car elle est l'ingéniosité même dans la bienfaisance, la grâce aussi. Il n'est pas de baume comparable à une attention délicate et ce doit être, pour

un mourant, revenir deux fois à la vie, que d'y revenir devant le sourire d'une jolie femme.

M. Loubet décoré.

La remise à M. Loubet des insignes du Nicham Intiaz a eu lieu le 22 février, à l'Élysée, à l'issue du conseil.

Les envoyés du sultan étaient à onze heures et demie, accompagnés par le directeur du protocole qui avaient été les chercher à l'hôtel de l'ambassade de Turquie, rue de Presbourg. Les membres de la mission et le personnel de l'ambassade avaient pris place dans les voitures de gala de la présidence, escortés par un détachement de cuirassiers. A leur arrivée à l'Élysée, les honneurs militaires ont été rendus et la musique a joué l'hymne ottoman.

Les membres de la mission ont été reçus au bas du perron par le colonel Bon, le commandant Bonchez et le sous-directeur du protocole. Ils ont été immédiatement introduits auprès du président qui se tenait dans le salon des ambassadeurs.

M. Loubet qui portait l'habit avec le grand cordon de la Légion d'honneur, avait à ses côtés le président du Conseil, le ministre des affaires étrangères et M. Constans, ambassadeur de France à Constantinople; et derrière lui, le général Bailoud, son cabinet civil et sa maison militaire.

Le général Abdullah a offert à M. Loubet les insignes et le grand cordon du Nicham Intiaz et les compliments du Sultan Rouge.

M. Loubet a retenu les envoyés ottomans à déjeuner.

HERR ZOLA.

La Débâcle de Zola vient de paraître en allemand.

On sait que ce livre est un pré-tendu historique de la guerre, une étude psychologique des adversaires en présence.

Obsédant à son besoin maladif de tout salir, de tout souiller, après avoir montré l'ouvrier, l'artisan, le paysan et le bourgeois français sous les aspects les plus odieux et les plus répugnants, Zola a bavé sur l'officier et le soldat, injurié le drapeau, déversé l'injure par charrettes sur ces troupes vaillantes dont l'héroïsme arrachait des cris d'admiration au prince Frédéric Charles et au vieux roi Guillaume.

Dans la Débâcle, les soldats français sont représentés jetant leurs armes et fuyant à la vue d'un casque à pointe, excités à la lâcheté par l'incapacité, l'indignité des officiers: Zola se préparait, s'entraînant ainsi à l'apologie de la trahison.

Restait un degré à franchir: la vente aux Prussiens du droit de reproduction de cette œuvre infamie.

C'est fait. La Libre Parole publie un fac-similé du frontispice illustré du volume:

«Zola s'est exécuté lui-même, dit notre excellent confrère, en faisant droit à la requête des éditeurs allemands qui jugeaient son œuvre digne d'être vulgarisée chez eux.»

«Aucun auteur allemand n'avait osé vilipender une armée dont la vaillance restera légendaire et l'existence pas, par-delà le Rhin, de libelle susceptible d'inspirer au public le mépris et la haine du soldat français: la Débâcle a comblé cette lacune, et par le dessin ci-contre on voit quelles images elle évoque chez les dessinateurs allemands.» L'image en question représen-

te un soldat Français renversé avec le drapeau qu'il étreint, un Allemand lui met le pied sur le corps et lui enlève sa baïonnette dans la poitrine.

AMUSEMENTS.

LE CONCERT.

Nous avons reçu, il y a deux jours, une charmante lettre, portant la signature de nombreuses demoiselles appartenant aux premières familles de la Nouvelle-Orléans et nous invitait, comme le public dilettante, à assister à un concert qu'elles devaient offrir à leur habileté et à leur professeur, Mme Rosa Labarre.

C'est assurément la démarche la plus flatteuse dont puisse être l'objet une femme qui se voue à l'enseignement du chant et de la musique. C'est hier soir qu'a eu lieu ce concert: il avait attiré dans la salle Grandvau l'élite de notre population, et aucun des nombreux assistants n'a dû regretter d'avoir répondu à l'appel qui lui était fait.

Ce qui nous a le plus vivement frappés, nous et tous les assistants, dans ces diverses auditions, c'est la correction des exécutions, le soin apporté dans les détails de la vocalise pour le chant, comme du doigté pour le piano.

Il est évident que Mme Labarre a le don, rare entre tous, de communiquer à ses élèves son savoir et son savoir-faire. Nous avons remarqué une foule de traits délicats, absolument exempts des défauts qui ne sont que trop communs aux élèves. On sent, à chaque phrase musicale, même chez les commençantes, qu'une femme de goût et de savoir a passé par là. Nous ne pouvons qu'applaudir aux exécutions de Mlle Poupard, L. Baltar, E. Meyer, F. Garcia, L. Claiborne, M. Pemberton, et de Mme N. Howard, M. Brasseur, Hugues de Laverge, etc.

Ce qui doit dominer dans l'enseignement des arts d'agrément, surtout, c'est la méthode, et c'est par là précisément que brille Mme Labarre.

Nous félicitons les mères de famille qui ont eu le bon esprit de s'adresser à cet excellent professeur, pour initier leurs enfants aux secrets de l'art. C'est des débuts que dépend presque toujours l'avenir des artistes, quels qu'ils soient d'ailleurs leur position sociale et le théâtre où ils doivent exhiber leurs talents.

La soirée d'hier s'est brillamment terminée par plusieurs exécutions de M. Werhmann et de Mme James Nott—une voix charmante, une vocaliste accomplie et une diseuse d'une rare finesse.

CRESCENT THEATRE.

Il y avait, hier soir encore, une foule énorme au Crescent pour s'amuser et rire un peu au dépens de ce pauvre Smith dont les méaventures divertissent prodigieusement le patricien. Bonne semaine pour cet heureux théâtre.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville a eu une heureuse idée, quand elle a remis à la scène la charmante comédie-drame de Rosedale. Jamais ni M. Farrum, ni Miss Esther Lyon n'ont offert une plus belle occasion de se faire applaudir et de doubler leur popularité.

THEATRE TULANE.

«Bip Van Winkle» fait toujours florès au Tulane avec, dans le principal rôle, Thomas Jefferson, qui s'en montre digne de part et d'autre, à chaque représentation, les applaudissements de toute la salle. Il est fort bien secondé par ses frères et par le reste de la compagnie, qui est remarquablement montée. Salle comble, toute la semaine.

Rien de plus rafraichissant, de meilleur que l'Abita carbonisée. On la trouve partout.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Propos du jour. — Tous des fermiers, dites-vous, ces braves Boers. Et leurs chefs? — Des paysans, comme eux... — Des fermiers généraux, alors?

Z..., qui a récemment déménagé, rencontre son ami, le docteur X..., et l'informe de sa nouvelle adresse.

— Justement, dit le docteur, j'ai des clients dans cette maison-là, au troisième.

— Juste au-dessus de moi. C'est la Providence qui vous envoie, car vous pouvez me rendre un grand service: trouvez un prétexte pour intervenir à la dame de jouer du piano!

DEPECHE

TELEGRAPHIQUES

Nouvelle grande filature à West Point, Miss.

West Point, Miss., 7 mars.—Le contrat pour l'érection d'une filature de coton à West Point a été signé.

Tout doit y être prêt pour commencer les travaux durant le mois d'août, cette année.

Les ordres pour l'achat des machines à vapeur, pour les bouilloires, pour toutes les autres machines ont été signés.

Un marshall accusé d'un double meurtre.

Knoxville, Tenn., 7 mars.—David Payne, député marshall des Etats-Unis, qui est accusé d'avoir assassiné Emile Woods et son père, dans les montagnes, près de Ducthtown, vendredi dernier, s'est rendu au sénat. Payne se déclare innocent. Woods a été appelé du dehors, à sa porte, et il a été abattu d'un coup de fusil, pendant la nuit. Son père, entendant la détonation, est accouru bien vite, et a été aussi assassiné.

Griffin, Ga., 7 mars.—La filature Reelton a commencé ses travaux, ce matin. Il y a à peine sept mois qu'on en a creusé les fondations. La filature possède actuellement 5000 broches. Avant le commencement des travaux, elle avait déjà reçu des ordres.

Autre filature nouvelle.

Griffin, Ga., 7 mars.—La filature Reelton a commencé ses travaux, ce matin. Il y a à peine sept mois qu'on en a creusé les fondations. La filature possède actuellement 5000 broches. Avant le commencement des travaux, elle avait déjà reçu des ordres.

Rappel probable de Mgr. Sbarretti, en Italie.

New York, 7 mars.—Une dépêche de Rome au «Herald», annonce que la congrégation de la Propagande doit reprendre en considération la nomination de Mgr. Sbarretti comme évêque de la Havane, par suite de l'opposition qui s'est manifestée contre le prélat italien parmi les Cubains. Il sera probablement élevé à un siège plus considérable. Mgr. Sbarretti a demandé son rappel en Italie.

Les préparatifs de la Russie contre le Japon.

New York, 7 mars.—Une dépêche d'Odessa au «Journal and Advertiser» dit: Parmi les officiers de la flotte volontaire de croiseurs qui sont revenues ici de l'Extrême-Orient, on pense que les énormes garnisons qui sont établies à Port Arthur, Dalay et Vladivostok vont servir bientôt pour exercer une pression sur le Japon et le forcer à abandonner ses prétentions sur la Corée.

Situation tendue entre la Russie et le Japon, mais pas de guerre.

New York, 7 mars.—Une dépêche de Yokohama au «Herald» dit: On ne reconnaît pas dans le monde officiel qu'une guerre soit imminente entre la Russie et le Japon. On sait bien que, pour le moment, chacune de ces puissances essaie d'obtenir des concessions en Corée, aux dépens de l'autre.

Le Japon est le seul obstacle qui s'oppose à la politique russe dans l'Extrême Orient.

Il faut que le Japon possède la Corée, qui est déjà inondée de coolies japonais, qui sont réellement des soldats.

D'un autre côté, des transports russes passent continuellement devant Nagasaki, porteurs de troupes russes qui se rendent à Port Arthur.

Tout le peuple japonais excrè la Russie et l'accueille avec joie la nouvelle d'une guerre avec le colosse moscovite; mais le Japon est une petite puissance; il n'a pas d'argent pour faire la guerre et la Russie cédera tant que le chemin de fer trans-sibérien ne sera pas achevé.

Un ingénieur américain qui a voyagé sur ce chemin de fer rapporte qu'il ne peut être d'un usage effectif avant 9 mois.

Les rumeurs de guerre sont parties de Shanghai et non du Japon; elles étaient basées sur des conjectures, non sur des faits.

La Russie est en train de changer ses représentants dans tout le Japon; elle n'agit pas ainsi si elle comptait précipiter la guerre. A en juger par ce qui se passe depuis trois ans, il peut éclater une crise qui peut dégénérer en guerre; mais pour le moment rien n'indique que la Russie ne bougera pas tant qu'elle n'aura pas achevé son chemin de fer Transsibérien.

Élévation des salaires.

Pittsburg, 7 mars.—4000 employés de la National Tube Co., à McKeesport, Pennsylvanie, ont reçu avis qu'il y aura bientôt une élévation de 10 pour cent sur leurs gages.

L'augmentation datera du 1er avril; elle s'adresse à tous les employés de la National Tube Company.

L'exil Sibirien va être interdit.

La presse que les criminels Russes ont rendue à travers les négos des plaines Sibériennes, à une vie de désolation est atroce. Le bruit court que cette coutume va être abolie et que la Sibérie qui est en réalité une courte sentinelle sera curée. Cette nouvelle sera aussi joyeuse que celle annonçant la cure de la dyspepsie par le Bismuth Stomach Bitter. La fête pour les malades. Les Russes prétendent guérir, mais c'est tout. Le Bitter ne prétend pas seulement, mais opère des guérisons depuis cinquante ans. Il guérit l'indigestion, la constipation, le flatulose, la malaria, les fièvres, les frissons, les maux de tête, les maux de gorge, etc. C'est le meilleur médicament au monde à cette époque de l'année.

L'Exposition Universelle de 1900 à Paris.

Il existe depuis longtemps en France une législation spéciale et éminemment protectrice en faveur des diverses manifestations de la propriété industrielle admise dans les expositions publiques organisées dans ce pays.

Les lois temporaires des 2 mai 1855 et 3 avril 1867, faites à l'occasion des expositions universelles de Paris de 1855 et de 1867 contenaient, à cet égard, des dispositions qui ont été reprises et complétées dans la loi permanente du 23 mai 1868 dont le texte est ci-joint.

En adhérant à l'article 11 de la convention du 23 mars 1883 pour la protection internationale de la propriété industrielle le gouvernement français s'est, d'ailleurs, engagé diplomatiquement à prendre

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldaque.

PREMIERE PARTIE.

III

(Suite.)

Puis je me suis dit que regretter une créature se donnant, au lendemain de votre départ, impudemment à un autre,

était indigne de moi... J'ai rencontré Christiane... que j'ai aimé avec autant de passion, quoique d'une façon différente... Mon histoire est on ne peut plus simple... Quel est le jeune homme qui n'a pas connu la folie, les désillusions d'un premier amour?

Mme Varagniez referma ses armoires, et reprenant la lampe, dit, en passant à côté de lui: —Tout cela, c'est du sentiment, le moment n'y est pas... Comment se fait-il que vous ayez si mal dirigé votre barque, que vous vous trouvez forcé de frapper à mon coffre-fort?... Serait-ce tout bonnement pour doter Marie-Thérèse?

Il répondit, la suivant dans l'immense cuisine à la cheminée très haute, au plafond traversé de grosses poutres noircies, aux quelles étaient accrochées des quantités de salaisons. —Quand ce ne serait que pour cela, ma tante, il est difficile d'établir les jeunes filles sans argent.

—Je croyais qu'elle faisait un mariage d'inclination. —C'est-à-dire, avant tout, mais son fiancé débute seulement, je vous l'ai dit.

—Vous aussi, vous ne faisiez que débiter quand vous vous êtes marié... Il faut vous rendre cette justice: vous êtes un homme énergique, un travailleur acharné... Votre cabinet a vu bien et la clientèle affluer...

vous avez dû gagner beaucoup d'argent. —J'ai, je le répète, élevé mes enfants et soutenu le train de maison... obligatoire qui vous a si fort ôsquasé... La concurrence est énorme aujourd'hui à Paris, dans ce que l'on appelle les professions libérales: avocats et médecins, surtout, pullulent... Si l'on n'a pas de fortune personnelle, ou si telle ou telle circonstance ne vient pas vous mettre bien en évidence, on arrive à vivre, pas autre chose... C'est pourquoi, — car je tiens à répondre au reproche que vous me faites encore, — je ne prétends rien négliger à l'égard de mes fils; je veux leur mettre dans les mains des armes suffisantes pour se débattre dans la vie, pour y faire leur trou... J'ai essayé de donner à ma fille elle-même une éducation et une instruction qui, en cas de malheur, lui serviraient... La chance a voulu que je découvrisse un genre dont les qualités me font voir l'avenir du bon côté pour ma chère Marie-Thérèse... C'est en même temps le fiancé de son choix.

—Mais lui ne la veut pas sans dot? —Pardonnez-moi... Si vous vous refusez à une générosité envers elle, qui est votre filleule... Je sers une rente à cette jeune ménage. —Et c'est cette rente que vous désirez ne pas servir? —Je suis prêt à la faire.

—Alors, tout est pour le mieux... Christiane portera un peu moins de toilette... elle se passera de femme de chambre... Quand on établit ses enfants, il faut savoir se gêner. Claude Varagniez ne répondit point.

Dans la cuisine, comme dans l'office, il marchait de long en large avec son même mouvement fébrile, tournant fréquemment sa moustache. Sa tante allait de ci, de là, ouvrait la bouche, puis promenant ses yeux au plafond, à travers les quartiers de lard, les jambons et les saucissons fumés. Tout à coup, montant sur un escabeau, elle enleva d'une poutre un jambon à moitié entamé, prit un large et long couteau, plaça avec plusieurs autres, le manche en l'air, dans la rainure, entre le coffre et le mur, et se mit en devoir de tailler dans la pièce, grommelant, comme s'il y avait entre elle et son neveu qu'une conversation banale. —Vous aimez tous l'omelette au jambon... La Pétouline nous en fera une demain au déjeuner comme plat d'entrée. —Ma tante! s'écria Claude. L'exclamation, sourde, grondante, avait quelque chose de menaçant. Mme Varagniez lâcha le couteau, se tourna du côté de celui qui la poussait. La lampe qu'elle avait appor-

—Alors, tout est pour le mieux... Christiane portera un peu moins de toilette... elle se passera de femme de chambre... Quand on établit ses enfants, il faut savoir se gêner. Claude Varagniez ne répondit point.

Dans la cuisine, comme dans l'office, il marchait de long en large avec son même mouvement fébrile, tournant fréquemment sa moustache. Sa tante allait de ci, de là, ouvrait la bouche, puis promenant ses yeux au plafond, à travers les quartiers de lard, les jambons et les saucissons fumés.

Tout à coup, montant sur un escabeau, elle enleva d'une poutre un jambon à moitié entamé, prit un large et long couteau, plaça avec plusieurs autres, le manche en l'air, dans la rainure, entre le coffre et le mur, et se mit en devoir de tailler dans la pièce, grommelant, comme s'il y avait entre elle et son neveu qu'une conversation banale.

—Vous aimez tous l'omelette au jambon... La Pétouline nous en fera une demain au déjeuner comme plat d'entrée. —Ma tante! s'écria Claude. L'exclamation, sourde, grondante, avait quelque chose de menaçant. Mme Varagniez lâcha le couteau, se tourna du côté de celui qui la poussait. La lampe qu'elle avait appor-

tée, munie d'un abat-jour, laissait obscure les trois quarts et demie de la pièce; à quelques pas et dans l'ombre, le bras raid, les poings crispés, fixant sur elle des yeux fulgurants, l'avocat restait immobile.

Il se tenait, — à une distance de trois ou quatre pas aussi, — juste en face de cet entré noir de bœuf, dont Chérie n'avait eu garde de pousser derrière elle la porte.

Nul regard n'eût pu sonder ces ténèbres, même les prunelles aiguës de cette femme, la plus riche propriétaire du pays, qui eût tendu sur un œuf et mesuré chaque soir, avec une parcimonie bien aigre, et toutes proportions gardées, la nourriture pour le lendemain.

Mais elle, Chérie, qui retenait son souffle, plongeait jusqu'au fond de la cuisine; et elle entendait plus distinctement encore qu'un instant auparavant, bien que chaque parole prononcée dans l'office eût atteint son oreille. Si elle ne voyait pas son visage, «lui», qui lui tournait le dos, la face de Mme Varagniez, avec son menton pointu, son large nez, sa bouche serrée, apparaissait dans le rayon de la lampe, en son expression triomphante et mauvaise. Le cœur de la jeune fille ne battait plus, comme il avait battu, à rompre sa poitrine; ses pulsations au contraire sem-

blaient s'arrêter; elles l'eussent empêchée d'écouter. —Eh bien! quoi donc? fit la veuve, sans cacher sa surprise, vous vous emportez?

—Peut-être ai-je tort, dit le neveu du même ton sourd qui tremblait, mais vous devriez penser que si je m'abaissais à vous parler d'argent, si j'insistais... c'est qu'il s'agit d'autre chose que de la dot de ma fille... Il s'agit de mon honneur... que vous pouvez sauver...

—Votre honneur... quel grand mot! —Léon, Claude répéta: —Mon honneur!... Ce que je ne vous ai jamais raconté, c'est que malgré ce train que nous menons à Paris, malgré ce gaspillage que vous nous reprochez, nous avons faits depuis notre mariage, une soixantaine de mille francs d'économies... très peu de choses pour vous, qui avez onze cent mille francs de fortune...

—Vous exagérez... —Vous me l'avez affirmé l'an dernier!... —En terres, en vignes... s'il fallait vendre on n'en retirerait pas moitié... —Cela vous rapporte plus que l'argent qu'on place aujourd'hui. Vous possédez du reste, vous me l'avez conté aussi, car vous éprouvez comme tout le monde, et même plus fréquemment que tout le monde, le besoin de vous épancher, ma tante...

—Té, mon neveu, je ne suis pas pour rien de notre Midi!... Ce n'est pas comme vous qui en avez presque perdu l'accent. —Enfin... ne recommençons pas à ergoter... Vous souvenez-vous aussi, — je vous en prie, ayez bonne mémoire, — m'a voir ressauté cet avis: Claude, mon cher... tâchez donc, que vous n'avez que ce moyen pour vous enrichir, de lancer quelques milliers de francs dans une opération financière, bien sûre... qui vous rapporte... L'an dernier encore vous me disiez: «Vous avez cinq enfants, que diable! il vous faudra bien les caser... deux filles à présent... l'aînée donnée à marier, l'autre qui vient de naître...

—Entre parenthèses, vous auriez pu vous passer de celle-ci... Est-ce qu'on a cinq enfants quand on n'est pas riche! —Un de vos griefs également, dit-il avec un geste sec; lrs qu'on aime sa femme, qu'on ne déserte pas son foyer, on est presque certain de voir la famille croître autour de soi... C'est la joie aussi de ce foyer... Je vous assure que, quand j'ai passé ma journée à donner des consultations à des clients qui prétendent d'autant plus avoir raison qu'ils ont tort, à introduire des instances en divorce au nom de femmes ou de maris, quelquefois aussi peu intéressants les uns que les autres, à défendre un grelin en correction-